

Laval théologique et philosophique



HAARSCHER, Guy, *L'ontologie de Marx*

Louis-Émile Blanchet

Volume 38, numéro 3, 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/705966ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/705966ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Blanchet, L.-É. (1982). Compte rendu de [HAARSCHER, Guy, *L'ontologie de Marx*]. *Laval théologique et philosophique*, 38(3), 329–330.
<https://doi.org/10.7202/705966ar>

Concept en son entier de sorte que dans *La Doctrine de l'Essence* se trouve exposée, dans son formalisme premier, « la structure ontologique de tout ce qui est » (I, 2, p. XXV). Les considérations que fait Hegel sur la méthode dans la troisième section de la *Doctrine du Concept* confirment cette interprétation : « Il ne paraît pas malaisé de montrer en effet que le procès de la méthode, exposé de la sorte dans le dernier chapitre de l'œuvre, cohère en tout point avec le schématisme de la réflexion de l'immédiat tel que Hegel le propose au début de *La Doctrine de l'Essence*. Le premier moment, celui de la *position*, rend compte du surgissement de la binarité ou de la différence en exploitation extensive de l'unité ou de l'identité ; le second moment, qui dit comment l'*extériorité* s'affirme réflexivement en elle-même — jusqu'au risque d'une rupture avec le terme premier —, se trouve repris dans l'articulation du médiatisé et du médiatisant ; enfin, le moment résolutif de la détermination, retour de l'être-posé dans le terme posant, est ce qui qualifie l'immédiat dans sa figure de vérité, sous sa forme enfin devenue et vérifiée » (II, p. 15). Le Système lui-même serait ainsi l'expression de la réflexion totale, entendue comme réflexion posante, réflexion extérieure et réflexion déterminante (I, 2, p. XXV et II, p. 15). Le schème de la réflexion *porterait* jusqu'à « l'extrême du Système ». M. Robert Grant McRae, dans son excellent article *Hegel's Concept of Presentation* (Laval théologique et philosophique, octobre 1981), remarque que l'extension au Système du parallélisme de la réflexion et de la méthode fait problème. P.-J. Labarrière et G. Jarczyk ont ainsi ouvert un nouveau domaine à la recherche.

On ne peut que se rallier aux principes sur lesquels repose cette traduction. La cohérence et la fidélité importent avant tout lorsqu'il s'agit de la traduction d'une œuvre systématique comme la *Science de la Logique* dont on attend, par ailleurs, une mise en lumière de l'entreprise hégélienne dans sa totalité. On a reproché aux traducteurs d'avoir opté pour le parti de la littéralité et d'avoir institué une très stricte correspondance univoque entre l'allemand et le français. Ce parti était pourtant le plus sûr puisque fondamentalement la « lettre » dépend du « sens » qui se fait jour à travers elle. La traduction n'en est pas moins vivante et de nombreux commentaires « spéculatifs » et philologiques en atténuent l'austérité. Pour rendre les expressions litigieuses *aufheben/Aufhebung*, ils ont choisi les néologismes d'origine canadienne *sursumer/sursumption*. La

signification première d'*aufheben* « engranger », « mettre la moisson à l'abri », est perdue. *Sursumer* présente toutefois l'avantage d'être « un opérateur logique conventionnel », qui exprime, sans réduction ou restriction, l'aspect négatif et aussi les nuances essentielles de conservation et d'accomplissement du verbe *aufheben*. Dans *Le Puits et la Pyramide* (Hegel et la pensée moderne, P.U.F., 1970, p. 53) Jacques Derrida, à propos de l'intuition sensible et spatiale niée (*aufgehobene*) par l'intelligence qui produit un signe, traduit *aufgehobene*, « c'est-à-dire, à la fois élevée et supprimée », par *relevée*, « au sens où l'on peut être à la fois élevé et relevé de ses fonctions, remplacé par une sorte de promotion par ce qui succède et prend la relève ». Les traducteurs estiment toutefois que le mot « *relève* », bien qu'il garde souvenir de l'étymologie allemande (*heben*, « lever »), comporte une connotation négative prédominante : « on ne prend la relève de quelque chose que de l'extérieur, et on le laisse là, — alors que, encore une fois, c'est le contenu de ce quelque chose qui est la raison de la transvaluation de lui-même qui s'accomplit » (I, 2, p. XXVIII, n. 71). *Aufhebung* a le sens, non de la pure négation, mais de l'accomplissement (suppression-conservation-élévation).

P.-J. Labarrière et G. Jarczyk ont le rare mérite d'avoir jeté les fondements et assuré le progrès d'une entreprise réputée difficile entre toutes. Les résultats obtenus sont impressionnants et on peut prévoir qu'ils infléchiront de façon décisive les études hégéliennes en France et à l'étranger.

Lionel PONTON

Guy HAARSCHER, *L'Ontologie de Marx*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1980, (16 × 24 cm), 308 pages.

Les œuvres majeures échappent rarement à une pluralité d'interprétations. Celle de Marx ne fait pas exception. Certains interprètes ont vu une coupure entre les écrits de jeunesse et ceux de maturité ; d'autres y ont vu une continuité sans doute peu évidente, mais non moins réelle. Au début des années trente, plus précisément en 1932, parurent deux ouvrages de Marx demeurés jusque-là inédits : les *Manuscrits de 1844* que Marx n'avait pas destinés à la publication et l'*Idéologie allemande* écrite en 1845-1846. L'apparition de ces deux textes n'était pas de nature à

niveler les divergences d'opinion. Bien que très rapprochés l'un de l'autre dans le temps, ces deux écrits paraissent néanmoins fondamentalement antithétiques : les *Manuscripts de 1844* semblent être l'ouvrage le plus philosophique jamais rédigé par Marx tandis que l'*Idéologie allemande* paraît rejeter tout à fait la philosophie.

C'est dans ce contexte que se situe l'ouvrage de M. Guy Haarscher sur l'*Ontologie de Marx*.

L'ouvrage se compose essentiellement de l'analyse, de la comparaison et de l'interprétation de divers textes et écrits de Marx. Il n'est pas possible de rendre compte de toutes les analyses sans tomber dans des longueurs excessives. Nous nous bornerons donc à dégager brièvement la position de l'auteur. Pour ce faire, le mieux est sans doute de prendre connaissance des propos contenus dans l'introduction. Le thème central et fondamental de l'ouvrage est celui de l'« activité dans l'œuvre de Marx ». « Nous nous sommes interrogé, écrit-il, sur le fait de savoir ce qu'agir signifiait pour Marx » (p. 9). La réflexion philosophique de Marx porte essentiellement sur l'activité ; cette philosophie, l'auteur la désigne par « ontologie de l'activité ». Or, selon des interprètes, il existerait une coupure nette entre les écrits de jeunesse de Marx et ceux de sa maturité ; l'*Idéologie allemande* marquerait cette coupure. M. Haarscher s'efforce de montrer qu'au contraire il n'existe pas de coupure véritable entre ces deux groupes d'écrits malgré l'*Idéologie allemande*. Il subsiste un lien qui est devenu souterrain. L'auteur écrit : « Nous tâchons de suivre à la trace le parcours — devenu souterrain, puisque l'ontologie a été bannie — de la philosophie de l'activité dans les textes de maturité » (p. 10). Il soutient que Marx « réintroduit précisément la philosophie dont il avait cherché à se débarrasser » dans un discours politico-scientifique qualifié d'étrange. « Nous pouvons alors mettre à jour, poursuit l'auteur, l'ontologie de l'activité qui anime l'œuvre de maturité... » (p. 10).

M. Haarscher ne cache pas ou n'essaie pas de minimiser les difficultés et les objections que peut soulever son interprétation. Il écrit notamment : « Nous savons que l'œuvre de maturité récuse explicitement toute ontologie... » (p. 248) ; et, à la page suivante : « ... la *Sainte Famille* et l'*Idéologie allemande*, récusant tout discours de type philosophique, se basaient, comme nous avons tâché de le montrer, sur l'idée d'un discours à la fois scientifique et politique... » L'auteur fait face à ces difficultés et propose des réponses ; il appar-

tient au lecteur de les évaluer et de juger si elles sont suffisantes ou non.

LS-Émile BLANCHET

Lambros COULOUBARITSIS, L'avènement de la science physique — essai sur la Physique d'Aristote, Bruxelles, Éditions Ousia, 1980, 34 pages (14 × 21 cm).

M. Couloubaritsis, chargé de cours de philosophie ancienne à l'Université de Bruxelles, a bien lu son Heidegger. Son vocabulaire et ses traductions des mots grecs d'Aristote en témoignent à eux seuls : το ὄν devient l'*étant*, το γινόμενον le *devenant*, la substance (οὐσία) est devenue l'*étance* et enfin on ne doit plus parler de premier moteur (κινούμεν) mais de premier *mouvant*. De plus, le vocabulaire abstrait, le plus souvent constitué de néologismes inspirés du grec, abonde : *kinéséologie*, *geneséologie*, *ousiologie*, etc. Plus révélateur encore à cet égard est l'usage fréquent d'expressions telles *le lieu* ou *l'horizon*. C'est ainsi que le principe chez Aristote serait le « *lieu* » qui *situe gnoseologiquement l'étant, le devenant et le connaissable* (définition dont s'ensuivrait manifestement que *le principe ne saurait coïncider avec la notion d'étant* (p. 104)), ou encore que *ce point* que constitue la *primauté du mouvement local... fait signe vers un double horizon : l'horizon où ses fondements logico-ontologiques ne pouvaient que conduire — à savoir l'horizon de la métaphysique —, et l'horizon où s'ouvre la possibilité de sa propre désontologisation — à savoir l'horizon de la physique moderne* (p. 317).

Le propos principal de M. Couloubaritsis est de *dégager les conditions et les modalités de l'instauration de la première science physique* (p. 45). Il s'efforce de balayer le *mythe d'une physique empiriste* chez Aristote. Selon lui, la *Physique*, en tant qu'elle s'occupe de principes, présuppose, avant même la prise en considération de l'expérience sensible, des données philosophiques qui ne seraient pas nécessairement fondées empiriquement (p. 32). Il écarte l'objection tirée d'un passage des *Premiers Analytiques* où Aristote attribue à l'*empeiria* les principes propres de chaque science, en disant que ce texte concerne seulement le point de vue historique de la constitution d'une science dans l'ordre du temps et non directement son statut de science. L'auteur voit dans l'ἐμπειρία une activité qui limite et précise l'arbitraire ou la liberté des principes. Le